

Les étudiants vétérinaires à bout de souffle

En école, les jeunes dénoncent des rythmes effrénés et remettent en question l'éthique de leur métier

Les vacances se sont bien passées ? De retour à l'École nationale vétérinaire de Toulouse (ENVT) après deux mois d'arrêt médical à la suite d'une dépression et d'un burn-out, Jade (les prénoms seuls ont été modifiés) a essuyé moqueries et commentaires réprobateurs du corps enseignant : « J'ai vite compris qu'on ne voulait plus de moi, on considérait que je n'étais pas capable de supporter la pression. » La femme de 24 ans a mis entre parenthèses ses études : « En école vétérinaire, la pression et la charge de travail sont énormes. On est amenés à côtoyer la mort, à la donner parfois lorsqu'on euthanasie les animaux. A aucun moment, on ne nous propose un soutien psychologique, ni de mettre des mots sur nos difficultés. Je ne pense pas y retourner. »

Jade se sent peut-être seule, mais son cas est loin d'être isolé. D'après une enquête sur le bien-être étudiant, menée en 2022 par l'Association internationale des étudiants vétérinaires Nantes et Vétos-Entraide, 15,4 % des étudiants songent parfois, voire de nombreuses fois, à abandonner leurs études. Les témoignages de ce rapport, qui a reçu 852 réponses d'étudiants issus des quatre écoles vétérinaires françaises sur une population totale d'environ 3 300 étudiants, sont particulièrement forts. « Insomnies, angoisses, stress presque paralysant en temps de partiels, déprime, burn-out (fréquent, alors que je suis en 2^e année), etc. » ; « Dans mon école, il y a eu une tentative de suicide. Beaucoup d'étudiants souffrent, et pourtant j'ai l'impression que c'est devenu un fait à accepter » ; « On nous apprend à bosser comme des tarés et à limite remercier de nous autoriser à travailler autant ».

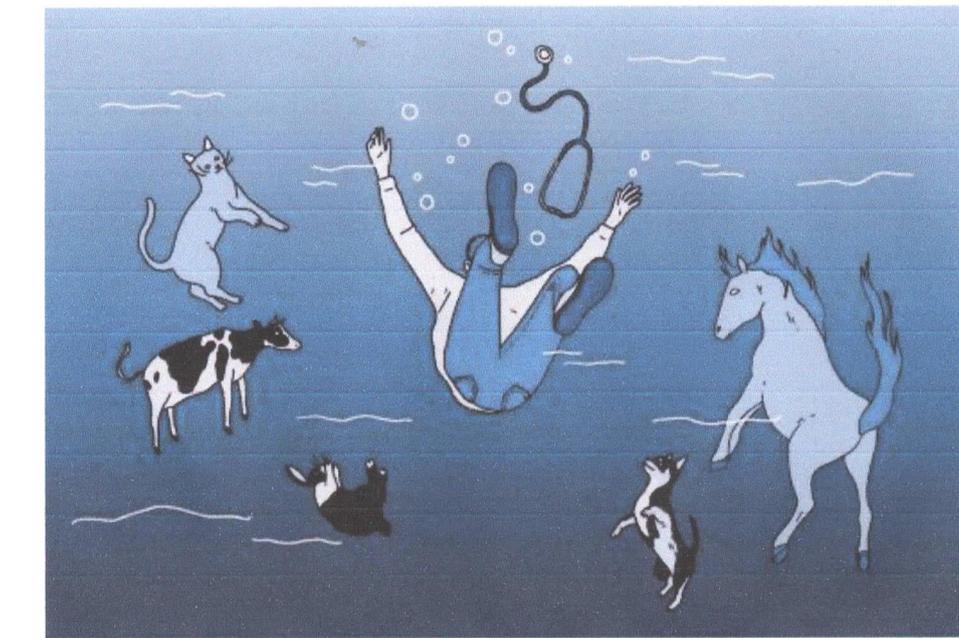
Le rythme effréné est la principale difficulté pointée par les étudiants, note le rédacteur du rapport, le vétérinaire Thierry Jourdan : « Ils ingurgitent une somme de connaissances invraisemblables, ils sont sous pression. En clinique, on est même dans l'illégalité : dans de nombreux témoignages, on lit qu'en cas d'accident du travail, ils falsifient les déclarations pour ne pas montrer qu'ils ont dépassé les horaires admis. »

En vase clos

La question du surmenage est également évoquée dans une autre enquête, menée en 2022 par la Synergie des étudiants vétérinaires de Toulouse (Synevet) auprès des étudiants de l'école toulousaine. Sur les 268 réponses recueillies (sur une communauté de 800 étudiants), « près de la moitié des répondants évoquent un épuisement physique et émotionnel, principalement lié au volume horaire, à la charge de travail et au manque de sommeil », résume Duncan Lovera, président du Synevet.

Si les étudiants se sont mobilisés pour répondre à cette enquête, rares sont ceux qui osent s'exprimer ouvertement sur leurs conditions d'étude, explique Claire, 24 ans, inscrite à l'ENVT : « Il y a une vraie omertà en école vétérinaire, en partie pour des raisons sociologiques. Les recrues sont essentiellement de bons élèves, issus des classes favorisées. Et puis on a trop de travail pour se révolter. » Parce qu'ils évoluent en vase clos, les étudiants vétérinaires n'ont pas le recul pour comprendre que « la crainte, l'humiliation et la punition qui se retièrent de promotion en promotion ont des répercussions délétères dans leur construction », estime Marine Slove, 36 ans et ancienne diplômée de l'École nationale vétérinaire d'Alfort (ENVA).

Pour Ambre, 22 ans, étudiante à l'ENVT, les directions des écoles cultivent cette culture du secret : « Dès qu'on évoque les risques psychosociaux, on nous dit qu'il



ANNA WANDA GOGUSZY

faut y aller avec des pincettes, qu'on entretient le mal-être en en parlant. » Sollicitée par *Le Monde*, l'ENVT n'a pas donné suite à notre demande d'entretien.

« Pointer du doigt les difficultés ne va pas aider nos étudiants. Il vaut mieux trouver des solutions. Dès l'année scolaire 2022-2023, nous avons repensé le rythme des étudiants », affirme Caroline Prouillac, directrice de l'enseignement de VetAgro Sup, l'école lyonnaise. A la suite de la publication du rapport 2022 sur le bien-être étudiant, M^{me} Prouillac a mené une enquête qui « ne confirme pas ces résultats pessimistes ».

Laurence Deflesselle, directrice de l'école vétérinaire nantaise (Oniris), se dit surprise par le nombre de sondés déclarant songer à quitter leurs études : « Il doit y avoir un effet conjoncturel. J'ai beaucoup de contacts avec les étudiants. Vu la sélectivité de nos voies d'entrée, il n'y en a pas beaucoup qui veulent partir. » M^{me} Deflesselle met en avant les changements opérés par l'école : « On a revu les plannings. Mais on ne peut pas tout édulcorer : accueillir des clients stressés, traiter des cas graves, c'est aussi ça le métier. »

Cette posture défensive des écoles désole Thierry Jourdan, qui les invite à « sortir du déni » : « Le mal-être concerne les étudiants, mais également les encadrants. Les internes sont sous-payés, ils ont à peine de quoi se payer un logement et peuvent travailler 70 heures

« Nous sommes amenés à côtoyer la mort, à la donner parfois. Mais, à aucun moment, on ne nous propose un soutien psychologique »

JADE
étudiante sur le départ

par semaine. » Christophe Degueurce, directeur de l'ENVA, reconnaît que la profession « a un rapport addictif au travail », qui vire au conflit générationnel : « Une partie des professionnels reprochent aux jeunes, qui aspirent à une meilleure qualité de vie, de ne pas assez travailler. »

Début 2023, l'ENVA a renforcé ses dispositifs d'écoute en travaillant avec l'association Nightline, engagée pour l'amélioration de la santé mentale étudiante. M. Degueurce assure vouloir mener une enquête « sérieuse » sur le bien-être étudiant, en associant les autres écoles, et rappelle la responsabilité des classes préparatoires, qui plongent les candidats dans un système d'excellence. « Parler des erreurs est compliqué pour les élèves. Du fait de leur parcours scolaire, ils sont rarement confrontés à l'échec », confirme Leila Asghar, diplômée d'Oniris, qui consacre sa thèse aux erreurs médicales dans la pratique vétérinaire.

L'évolution du mode de recrutement, avec la possibilité d'intégrer une école postbac par le biais de Parcoursup, aura-t-elle raison de cette culture de l'infaillibilité ? Quarante étudiants ont rejoint l'ENVA en postbac en 2022, et ils seront 70 à passer par cette voie en 2023. Christophe Degueurce souhaiterait que le post-bac devienne, à terme, la voie d'accès principale, pour « varier le profil des élèves, instaurer un rapport au travail plus serein, et susciter da-

vantage de vocations en rurale ». Car le chantier est aussi démographique. En 2021, 48,9 % de ceux qui ont quitté l'ordre des vétérinaires avaient moins de 40 ans. Et les déserts vétérinaires se multiplient, notamment à la campagne. L'ENVA compte doubler les effectifs, et vise des promotions à 200 élèves en 2030.

L'établissement a également introduit des cours de management, de relation avec le client, de gestion des conflits, et inauguré, en 2016, une salle de simulation de 200 mètres carrés. Equipé de modèles inertes, l'espace répond au maître mot « jamais la première fois sur l'animal vivant », explique Henry Chateau. Le directeur des formations à l'ENVA explique les objectifs de cette innovation pédagogique : « On atténue la peur de faire mal, de mal faire et de se faire mal. Les jeunes diplômés feront face à une forte pression de la clientèle, à la judiciarisation d'éventuelles erreurs techniques. On doit leur donner confiance en eux. »

La crise que traverse la profession, dont les membres se suicident trois à quatre fois plus que la population normale, est aussi éthique. Sur sa ligne d'écoute confidentielle, l'association Vétos-Entraide reçoit de nombreux appels de jeunes, raconte son président, William Addey : « Ils se questionnent sur leur utilité : quel est le sens de soigner un chat obèse qui s'ennuie toute la journée dans un appartement et fait fonction de

« On arrive à des situations de très grande détresse qui peuvent pousser à quitter la profession, voire à se suicider »

EMMANUEL THEBAUD
vétérinaire

jouet ? » Jadis métier qu'on épousait de sang-froid, la profession attire aujourd'hui de plus en plus de vocations, en raison de la plus grande place prise par l'animal, et son bien-être, dans la société, résume le vétérinaire Emmanuel Thebaud : « L'exigence vis-à-vis des vétérinaires devient très forte, on leur conteste, et ils se contestent eux-mêmes, le droit à l'erreur. On arrive à des situations de très grande détresse qui peuvent amener à quitter la profession, voire à se suicider. »

« Des cauchemars »

Laure, 24 ans, a été traumatisée par le stage obligatoire en abattoir : « J'ai eu l'impression qu'on me forçait à assister à des scènes qui vont à l'encontre de mes convictions. C'était très compliqué à vivre pour moi qui suis végétarienne, j'en fais encore des cauchemars. » Lucille Garcia, 23 ans, évoque une profession en crise existentielle : « On a choisi ce métier car on est sensibles au bien-être animal, et on se retrouve face à des personnes qui sont maltraitées sans le savoir, comme les propriétaires qui refusent de détacher les dents de leur animal, car celui-ci ne montre pas de signes évidents de douleur. »

Jeanne Platz préfère parler de « dissonance cognitive ». Ancienne vétérinaire en élevage de volailles, la trentenaire a claqué la porte en 2020 après avoir découvert que le désinfectant qu'elle vendait à ses éleveurs était classé cancérigène et n'était plus utilisé dans les hôpitaux depuis des années : « On nous parle beaucoup de l'initiative One Health, qui promeut une approche unifiée de la santé publique, animale et environnementale, mais dans la réalité on n'est même pas formés à lire les étiquettes des produits que nous utilisons ! »

Duncan Lovera rappelle que le vétérinaire « n'est pas simplement le type qui soigne le chien de grand-mère ». L'étudiant cite les agents d'inspection en abattoir, qui veillent au bien-être animal mais aussi à la qualité de la viande, ou encore le rôle des vétérinaires dans le contrôle des zoonoses. Garantir la qualité de leur formation, c'est aussi protéger le système alimentaire et sanitaire. ■

MARGHERITA NASI

L'héritage patriarcal pèse sur les jeunes professionnelles

ÉTUDIANTE EN CINQUIÈME ANNÉE à l'école vétérinaire de Toulouse, Flora (le prénom a été modifié) rêve de travailler en « rural ». Alors que les déserts vétérinaires se multiplient, son profil est précieux pour la profession. C'est pourtant avec scepticisme que cette femme de 24 ans a été accueillie lorsqu'elle est partie, à l'hiver 2022, effectuer des prises de sang dans un élevage bovin : « Les éleveurs ont fait une drôle de tête quand ils ont vu arriver une fille pour s'occuper de ce travail relativement compliqué, car on doit effectuer des prises de sang à la chaîne. En rural, un vétérinaire n'a pas le droit à l'erreur, et une femme encore moins. » Flora regrette l'absence de débats sur ce sujet : « A l'école, comme les promotions sont très majoritairement féminines, on fait comme s'il n'y avait pas de biais de genre, alors que c'est faux. »

Longtemps masculine, la profession a commencé à se féminiser dans les années 1980, rappelle Nicolas Fortané, chercheur à l'Institut national de recherche pour l'agriculture, l'alimentation et l'environnement. « On atteint une bascule dans les années 2000, où les femmes représentent 50 % des candidats admis au concours d'entrée dans les écoles vétérinaires. Aujourd'hui, on est autour de 80 %. » Cette bascule a vite été pointée du doigt.

Muriel Surdez s'est intéressée à la féminisation de la profession en 2006, à la demande de la Société des vétérinaires suisses : « Les professionnels étaient frappés, et inquiets, de voir que les amphithéâtres étaient essentiellement peuplés d'étudiantes. Pour eux, la féminisation posait problème, notamment parce qu'ils avaient l'idée que les femmes n'iraient pas en rural. » La sociologue suisse explique que la désertification n'est pas le fait des femmes, mais des aspirations différentes de la nouvelle génération, issue des classes urbaines et éduquées, qui veulent avoir accès à des services publics et à certains loisirs : « Les jeunes hommes qui arrivent sur le marché du travail n'aspirent pas non plus à s'installer en rural. Pourtant, ces biais sont difficiles à déconstruire. »

Collectifs féministes

La profession a également du mal à reconnaître le travail invisible longtemps effectué par les femmes, note Nicolas Fortané : « Historiquement, les cabinets vétérinaires tournaient en partie grâce au travail des conjointes, qui s'occupaient de la comptabilité et de l'administration. Aujourd'hui, quand une femme reprend un cabinet, elle ne bénéficie pas du travail invisible de son partenaire. »

Au sein des écoles vétérinaires, quelques collectifs féministes voient le jour. Mais le sujet des inégalités de genre reste tabou, déplore Lucille Garcia. L'étudiante de 23 ans est membre d'une association au sein de l'école vétérinaire de Toulouse : « L'administration n'a pas voulu que le terme "féministe" figure dans l'intitulé de notre association, que nous avons donc appelée "Parlons-en". Les écoles sont fières d'intégrer beaucoup de femmes, et au sein des promotions on n'est pas spécialement confrontées au sexisme, mais on le sera en sortant, et il faudrait avoir un débat sur la façon dont cela impacte notre pratique. »

Quels sont les grands enjeux de l'évolution démographique de la profession ? Que se passe-t-il quand une profession régie par des normes masculines se féminise ? Autant de questions qui mériteraient d'être posées en école vétérinaire, suggère Nicolas Fortané : « Alors qu'elles ont pu prendre de la place au sein des études médicales, les sciences sociales peinent à émerger en école vétérinaire. Une profession doit avoir une réflexivité sur elle-même, notamment lorsqu'elle fait face à de profonds bouleversements. » ■

M. NA.